

retirâmes, la gibecière intellectuelle bien remplie de sujets de conversations et de discussions.

Quelques notabilités françaises se trouvaient présentes à Dijon ; la plus saillante était M. Mathieu de Montmorency, que j'avais déjà rencontré aux bains d'Aix-en-Savoie. A l'expression fine et mélancolique de sa tête, il ne manquait qu'une auréole pour figurer un saint François. Il était accompagné de M. de Sabran.

Tous deux avaient déjà eu des rapports avec M. Jordan. Nous improvisâmes ensemble un dîner que je tiens pour un des plus intéressants de ma vie.

M. de Montmorency, assez confus des erreurs politiques de sa jeunesse, se préparait à aller rejoindre le comte d'Artois à Nancy. Il parlait avec attendrissement de sa bonté et de la joie qu'il aurait de se mettre à ses pieds. M. Jordan, prévoyant les conséquences des événements, exposait ses espérances, ses désirs, mais aussi ses craintes :

« Faites bien comprendre à Monsieur que le passé ne doit plus rien être à ses yeux, qu'un mur d'airain l'en sépare, que le siècle a de nouveaux besoins, que sa pensée soit la nécessité de la liberté de la presse et de celle des cultes religieux. Plusieurs siècles d'idées ont passé sur la France depuis qu'il l'a quittée. Sans doute de vieux et nobles cœurs l'accueillent avec transport, mais ceux qui sont jeunes ne le connaissent point. J'ose vous supplier, monsieur de Montmorency, de vous rendre l'interprète de nos convictions ; je fais plus, j'ose croire que sortant d'une âme toute française, toute sincère, le prince les partagera. Sans ce dépouillement du vieil homme politique, il est aisé de prévoir de grandes luttes. Que M. le comte d'Artois ne nous rapporte donc que son bon cœur. »

C'est sur ce ton que M. Jordan donnait cours à ses vœux. Il ne se doutait pas que Louis XVIII, au sein des brouillards d'Angleterre, les avait à peu près réalisés, qu'il reviendrait, une Constitution toute prête dans sa poche, distraire, par de nouvelles formes gouvernementales, les Français de leur engouement pour les fastes militaires de l'Empire.

Laissons au temps le soin de nous développer ces projets et prenons le café avec mes aimables convives. Aussi bien est-il temps d'aller au spectacle pour assister à une représentation du *Déserteur*.